Anaïs Pestel

**Le mauvais jour**

Être assise là, à mon bureau devant des feuilles de papiers blanches, est une situation assez frustrante, ne sachant pas par où commencer le récit de ce jour qui m'a définitivement changé.

 Je m'appelle Luna Sparks et j'ai actuellement trente-quatre ans à ce jour où j'écris ce livre pour faire partager ma journée et surtout mon point de vue sur le 11 septembre 2001. J'avais seulement vingt ans le jour où les avions ont frappé les deux tours jumelles à New York, aussi connues sous le nom du World Trade Center. Cela faisait seulement deux semaines que j'avais été embauchée et que je travaillais dans les bureaux d'une des deux tours, celle qui fut percutée en dernier. Il était 8h57 et j'avais pris mon poste deux heures plus tôt, voulant avancer sur un tas de dossiers, quand un grondement d'abord lointain et de plus en plus proche s’était fait entendre.

- Cachez-vous ! hurla un de mes collègues en se jetant au sol, non loin de moi. Mon premier réflexe fut de me cacher sous mon bureau qui trembla quand une explosion se fit ressentir. Les lumières crépitaient puis elles s'éteignirent quelques secondes avant de se rallumer dans un silence presque mortel.

Je me dégageai de sous mon bureau, cherchant à comprendre ce qui s'était passé, les gens commençaient à s'agiter dans tous les sens et moi, j'étais perdue. Un de nos chefs, l'inspecteur de ce jour, arriva dans notre salle de bureaux, demandant à ce qu'on se rassemble tous au même endroit puis il prit la parole.

 - Comme vous l'avez tous remarqué, je pense, un avion vient de percuter la tour d'en face.

Plusieurs chuchotements affolés se firent entendre et je venais seulement de comprendre, incapable alors d'afficher la moindre expression sur mon visage. Puis l'inspecteur reprit.

- Les autorités ont pour ordre de faire évacuer la tour voisine et on a reçu l'ordre de ne laisser personne sortir d'ici à cause des débris qui chutent de la tour. On ne pourra pas sortir des bureaux, vous comme moi avant d'avoir l'autorisation des forces de l’ordre et des secours.

 Il fit une pause puis reprit de nouveau.

- Je ne vous contrains pas à continuer de travailler, je vous le déconseille même, puisque ce qui vient d'arriver est tragique et on ne connaît pas encore les circonstances de cet acte. Allumez la radio et restez calme, c'est tout ce que je vous demande.

 Dès que l'inspecteur retourna dans son bureau avec d'autres supérieurs, tout le monde se mit à parler en même temps formant des hypothèses sur ce qui venait d'arriver. Attentat ? Accident ? Personne ne savait réellement, les journalistes non plus, à les entendre parler à la radio.

 Quelles étaient les probabilités qu'un accident ou un attentat arrive aujourd'hui, ce jour où j'ai décidé de venir travailler deux heures plus tôt pour prendre de l'avance dans mes dossiers à traiter ? Je regrettais déjà.

Je discutais avec mes collèges des circonstances, comme avait dit mon supérieur, puis on entendit la confirmation qu'il s'agissait d'un attentat djihadiste, que des terroristes islamistes avaient détourné quatre avions de ligne en direction de New York. L'agitation reprit quand les gens se rendirent compte que trois autres avions étaient toujours en direction de New York, risquant qu'un d'eux vienne percuter notre tour. J'essayais au maximum de rester calme en attendant des nouvelles de notre supérieur mais le temps paraissait long.

 Une vingtaine de minutes plus tard, on entendait les journalistes crier qu'un avion se dirigeait vers la deuxième tour puis je tournais mes yeux vers les grandes fenêtres vitrées. Effectivement un avion vint s'encastrer quelques étages au-dessus de nous dans un immense bruit indescriptible. Puis tout devint noir. Pendant peut-être une minute, je n'entendis plus rien. Quelque chose m'était tombé sur le haut du front, puis mon ouïe revint petit à petit dans un sifflement aigu insupportable. Des gens criaient, hurlaient en appelant à l'aide et il m'était difficile de me lever. L'avion avait provoqué des tremblements dans toute la tour, et un objet m'était tombé sur la tête assez violemment pour m'ouvrir le front. Je sentais du sang couler de ma plaie.

 Quand nous reçûmes l'ordre de quitter le bâtiment, tout le monde se précipita dans les cages d'escaliers puisque les ascenseurs étaient hors service. Je jetai un coup d’œil vers l'extérieur avant de quitter mon bureau : un corps, deux corps passèrent devant ma fenêtre … Des gens sautaient de plus haut dans la tour, probablement au-dessus de l'avion en feu, sachant qu'ils allaient probablement mourir. Alors pourquoi pas se suicider au lieu de mourir dans un attentat de djihadistes. Etait-ce possible qu'ils soient secourus ?

 Je me dirigeais vers les escaliers dans la bousculade. Ça sentait le feu et il faisait extrêmement chaud. Alors commença une descente de marches vertigineuses de plus de cent étages. Personne ne nous donnait d'informations mais les gens - y compris moi -essayèrent de rester calmes. Une file indienne se formait pour descendre le plus possible en silence et aussi pour permettre aux premiers pompiers de monter. On les applaudissait, des gens qui avaient des bouteilles d'eau jugeaient bon de leur donner. Après avoir descendu une vingtaine de marches, on en vit certains redescendre avec des gens brûlés ou inconscients dans les bras, comme cette femme brûlée au visage qui pleurait. C’est à ce moment-là que je me rendis compte de la chance que j'avais d'avoir une simple égratignure sur le front. Après au moins une vingtaine de minutes à descendre à toute allure les escaliers, il nous restait dix étages. Là des pompiers et des policiers montaient et on les encourageait, ils allaient risquer leurs vies pour des gens qu'ils ne connaissaient pas. Un grondement se fit entendre ainsi que des fortes vibrations et on entendait des cris venant de l'extérieur, on ne s'arrêta pas pour autant. Les gens devant nous, hurlaient qu'on était arrivé en bas. Il me restait seulement une dizaine de marches et je posais enfin le pied dans le hall d'entrée, c'était un peu comme un soulagement mais nous n'étions pas encore sortis d'affaire.

 Des gens continuaient de descendre les marches tandis que je courais dans le hall pour atteindre la porte de sortie mais il fallut faire un détour puisque la sortie principale était bloquée par un débris tombé de la première tour qui maintenant n'était plus que décombres et poussières, le grondement c'était ça, elle venait de s’effondrer. Ma gorge se serra mais je continuai de courir. Des pompiers et des policiers étaient présents partout dans le hall et ils nous accompagnaient vers la sortie. Des sirènes de camions de pompiers et des voitures de police se mélangeaient. Une fumée noire, épaisse et étouffante montait vers le ciel et quand je fus enfin sortie de la deuxième tour, je peinais à respirer. Un pompier me prit en charge mais des hurlements se firent entendre à nouveau, le pompier et moi comprîmes directement ce qui se passait : la deuxième tour était en train de s’effondrer alors que nous nous trouvions seulement à son pied. Nous nous mîmes à courir aussi vite que possible mais il était bien trop tard, la fumée nous prit de vitesse et le pompier me plaqua au sol pour me couvrir.

 Quelques jours plus tard je me réveillai à l’hôpital, ne me souvenant pas comment j'étais arrivée là. Juste l'épaisse fumée noire. On aurait pu croire à la fin du monde et on m'apprit la mort du pompier qui m'avait sauvé la vie.

Je dus rester en observation pendant quelques jours et je repensais à cette journée où tout avait basculé en une vingtaine de minutes.

Ce jour là, il aurait été possible que je rencontre l'amour de ma vie, qui sait ? Il aurait été probable que je croise la personne qui aurait fait chavirer mon cœur dans les escaliers ou bien que je retrouve le pompier qui m'avait sauvé la vie pour le remercier de son courage, peut-être que cette personne, cela aurait été lui. Quand on pense à toutes les choses qui aurait pu se passer ce jour, cela fait beaucoup de probabilités.

La veille de ma sortie de l’hôpital, j'avais entendu des infirmières parler d'une coïncidence à en faire froid dans le dos et que d'après ce raisonnement, on était loin d'un simple attentat islamiste. Nous étions le 11 septembre, le onzième jour du mois de septembre, le jour numéro 11 du mois numéro 9, le numéro de secours aux États-Unis est le 911. Bizarre, non ?

 Je posai mon stylo après avoir mis le point final à mon histoire, les yeux humides et la gorge serrée. J'étais en retard, une fois de plus ...

 Quelle coïncidence que les attentats se produisent le jour où j'étais incroyablement en avance !